

# Chercher l'espoir... : la grande et redoutable transformation

Objekttyp: **Group**

Zeitschrift: **Aînés : mensuel pour une retraite plus heureuse**

Band (Jahr): **9 (1979)**

Heft 6

PDF erstellt am: **05.08.2024**

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*  
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, [www.library.ethz.ch](http://www.library.ethz.ch)

<http://www.e-periodica.ch>

## Chercher l'espoir...

Maurice Métral



# La grande et redoutable transformation

Si nous voulons affronter notre société avec lucidité, et recouvrer un brin de sagesse, il nous faut bien constater que le passage, sans transition, d'une communauté sociale à un système économique, n'est pas exempt de risques et de dangers.

Voyons d'abord ce que j'entends par «communauté sociale». Jusqu'en 1930, même en 1945, l'être humain, dans sa grande majorité, vivait de la paysannerie. Il dialoguait constamment avec la terre et, par extension, avec la nature. La famille possédait sa maison, sous le toit de laquelle demeuraient plusieurs générations: le **clan**. Une entité bien hiérarchisée: le patriarcat, les fils, les femmes. Celles-ci résignées — inconsciemment — à l'accomplissement des besognes ménagères mais œuvrant également dans le domaine purement agricole.

Le savoir se transmettait presque exclusivement du père au fils par l'exemple. Le patriarcat connaissait tout. Il suffisait de le copier, de le regarder, de l'écouter. Au besoin, on recourait aux conseils du régent ou du curé, ou du pasteur. Côté femmes, la communication provenait de la mère, souvent de la grand-mère. L'autorité parentale était donc incontestable, incontestée.

Ce que j'appellerais «l'environnement culturel» découlait inévitablement de la famille à laquelle l'enfant appartenait quasiment jusqu'à sa majorité et, parfois, sa vie entière. La famille, elle, s'intégrait à la communauté qui était aussi une paroisse. Tout s'organisait donc à partir du village. Les frictions

politiques n'assombrissaient que sporadiquement cette harmonie communautaire. Ou alors, en son sein, elles renforçaient les alliances et les stimulaient.

Tout, en bref, était vécu dans la solidarité. Les uns se réchauffaient chez les autres. On se prêtait les rares livres écornés que l'on détenait. Dans chaque ménage, tombaient, chaque semaine, le journal du fief et, une fois l'an, l'almanach. Une vie sociale intense était entretenue par les soirées de quartiers au cours desquelles on écosait les haricots ou le maïs. Les hommes échangeaient leurs ambitions au café et, sur le tard, refaisaient le monde dans les caves avec une poésie savoureuse que la mémoire n'a pas su rapporter par l'écriture. Hélas... Cette image miniaturisée de la société traditionnelle ne pouvait, dès lors, être remise en cause du moment qu'on n'était pas en mesure de l'opposer à une autre. L'argent n'était pas le plus important. L'essentiel était dans les choses de Dieu et dans la foi que chacun avait en la vie.

A cette **communauté sociale** a succédé, abruptement, un système économique structuré uniquement sur la rentabilité et l'exploitation des uns.

On a d'abord déraciné les paysans en leur démontrant qu'ils vivaient en êtres primitifs et que l'avenir — et le bonheur — appartenaient à l'industrialisation.

Parallèlement, par le brassage des idées, la démocratisation des études, l'apport des dites connaissances, le patriarcat s'est vu, à son grand désarroi, dépassé par ses enfants. L'obéissance ne coulait plus de source...

L'exode rural devint massif. Ou alors, ce fut une autre forme d'industrialisation qui prit les vallées d'assaut: le tourisme. Sous prétexte d'apporter le bonheur, le système économique s'implantait partout, détruisant toute communauté sociale en créant, par les convoitises, des besoins insensés de gaspillage. Face à l'argent, les vertus se dévaluaient. Le patrimoine ne résistait plus aux sollicitations des spéculateurs...

De nombreuses formes de contestations se révélèrent presque aussitôt. Les enfants vis-à-vis des parents. Les villageois face aux étrangers. Le pouvoir politique, à son tour, bascula: il ne se soucia plus de philosophie mais d'économie. Vous choisissez: le fourneau à bois ou la cuisinière élec-

trique? La machine à laver ou le lavoir public? La science, de son côté, s'attacha aux religions. Elle promettait, en lieu et place de l'Hostie, la pilule euphorisante. Personne ne s'aperçut que, en fin de compte, notre notion du bonheur devenait médicamenteuse. Horrible mais vrai!

Les premières dépressions furent enregistrées. La psychiatrie entra en action en appelant Freud à la rescousse. Mais, curieusement, à Malévoz, on s'aperçut que, pour certains patients, l'instauration d'un café avec la possibilité de discuter et de «taper aux cartes» donnait de meilleurs résultats que les électrochocs. Le système économique, en saccageant le «milieu culturel», fabriquait bel et bien des solitudes en série. A la même époque, on constatait, en Afrique, que la tribu des IKS, à laquelle on avait ôté l'environnement culturel traditionnel, devenait suicidaire. Les femmes laissaient mourir leurs enfants dans l'indifférence. Les hommes dépérissaient. En perdant leur culture, ces êtres perdaient leur joie de vivre...

Chez nous, l'école extirpe l'enfant de sa famille. Rapidement, la société le façonne à sa manière, pour le circuit économique, en se moquant de la cellule parentale. Et quand, victime de cette mainmise, le jeune commet une infraction aux lois — elles aussi conçues par le système économique — c'est la société qui le juge, et avec lui sa famille.

C'est encore la société qui décide de l'heure de votre retraite, comme elle a orienté, par une pléiade d'astuces, votre départ dans la vie en fonction de la demande... économique!

On a ainsi remplacé la partie de cartes, le dialogue, par la télévision. Le psychiatre a déplacé le prêtre. Résultat: on doit interdire certaines processions religieuses de crainte qu'on ne les prenne pour des cortèges carnavalesques...

Que reste-t-il de notre «communauté sociale»? Rien. Sinon la nostalgie. Les jeunes qui s'en aperçoivent deviennent des marginaux ou, après avoir revendiqué en vain, fuient dans la drogue, l'alcool ou le tabagisme, sans parler des médicaments...

La morale? C'est celle de l'argent. Un dieu est toujours riche par rapport à ces satanés pauvres diables...

Notre environnement: la solitude! On parle déjà de foule solitaire, de dialogues impossibles. Alors, on reste chez soi: on s'enivre... d'images, ou de whisky. En cas d'afflux d'angoisse, on ingurgite des tranquillisants. Et pour dormir, le somnifère est présent sur la table de chevet... Il faut consommer à

tout prix parce que, à défaut, l'industrie s'enlise et nous sommes guettés par le chômage...

Expulsé de sa symbiose, l'individu perd sa maîtrise de soi. Il s'exprime dès lors souvent sauvagement. C'est le règne de la violence...

Alarmées par cette recrudescence d'agressivité et de maladies psychosomatiques, les autorités s'inquiètent et, avec elles, le système économique ébranlé: on reconstitue des loisirs, on parle de favoriser les arts. On promet un meilleur encadrement de la famille. Mais c'est trop tard! Le monde capitaliste incontrôlé est par trop corrompu pour changer l'individu. Celui-ci seul, par sa lucidité recouvrée, pourra un jour modifier la société dans laquelle il vit, non en la récusant, mais en l'obligeant à redevenir humaine. Vraiment humaine!

La jeunesse est toujours dangereuse, comme la vieillesse est inutile (sauf en quête de suffrages) pour le Pouvoir, qui n'est plus capable de piloter... qu'à vue! N'est-il pas grand temps que les retraités et les jeunes se donnent la main, non autour d'une banque, mais auprès d'un grand feu de solidarité, pour forger un système qui nous a trompés, en s'abusant lui-même d'être ce qu'il n'a jamais été... **une idéologie.** Un système, par définition, est une machine... Et la machine, notre inquiétude!

M. M.

### Maurice Métral: **Le Temps des regrets** (Editions de la Matze, Sion)

C'est à une réflexion profonde sur l'essence même de la nature humaine que nous convie le romancier. Comment se peut-il que deux êtres qui ont, durant de longues années, partagé une vigilante intimité, en viennent tout à coup à s'ignorer, comme si un mur de silence s'interposait entre eux? L'incommunicabilité des âmes est-elle si absolue qu'elle risque de créer ainsi un vide intérieur où se replient les désirs et les pensées secrètes? Une telle projection sur la conscience humaine remet en cause l'objectivité des données subtiles qui relèvent à la fois de la psychologie et de la métaphysique. C'est sans doute dans cette voie que réside l'originalité de cette œuvre dont la gravité et l'accent sincère ne peuvent qu'émouvoir et inciter à un retour sur soi. **Le Temps des regrets** allie donc la lecture d'un roman bouleversant et bien construit à l'exposé d'une «façon» de vivre qui transcende certaines données formelles que la vie moderne a rendues caduques...

René Galichet



**filieul  
d'«Aînés»**

**Laurent**

J'ai eu, il y a quelques jours, une visite agréable: Laurent, sa maman et l'un de ses frères. De loin, j'entendais le bruit des pas et, tout à coup, Laurent était devant moi et souriait. En tendant ses mains vers le vase à fleurs, il balbutia: les «quets-quets» (pour bouquets)... Un court moment suffit à ce que



Laurent et son vieil ami, le rédacteur d'«Aînés».

Laurent se sente à l'aise et commence l'inspection des lieux. Il rampa sous les chaises, se tapa la tête ici et là et s'amusa à ouvrir et fermer les portes, l'un de ses amusements favoris.

La vraie raison de sa visite était autre: Laurent venait chercher la surprise que ses parrains et marraines lui avaient préparée pour Pâques: un œuf en chocolat, orné de fleurs et rubans multicolores, garni de délicieux fondants... cinq lapins toujours en chocolat («cacolat», dit Laurent) pour lui et ses frères, et un assortiment d'objets pour jouer avec le sable: seau, arrosoir, pelle, tamis, râteau: de quoi passer de bons moments au soleil! Je vous laisse imaginer sa joie! Du fond du cœur, Laurent vous dit **merci.**

Sa maman va lui acheter une chaise bien pratique. Fixée à la table, elle permettra à Laurent de participer au repas familial. C'est le prochain cadeau qu'il recevra grâce à vous. Dans deux mois, d'autres nouvelles de votre protégé. **Sœur M.-F. B.**

**Total précédent: Fr. 3327.45.**

Au 30 avril, nous avons encore reçu: P. J. Arbaz, Fr. 50.—; Mlle J. T., Genève, Fr. 5.—; Mme M. M., Chêne-Bougeries, Fr. 20.—; Anonyme, Lausanne, Fr. 10.—; Mlle M. J., Corseaux, Fr. 20.—; M. B., Avry-devant-Pont, Fr. 10.—; Mme A. A., Fribourg, Fr. 10.—; E. S., La Chau-de-Fonds, Fr. 10.—.

**Total au 30 avril 1979: 3462.45.**

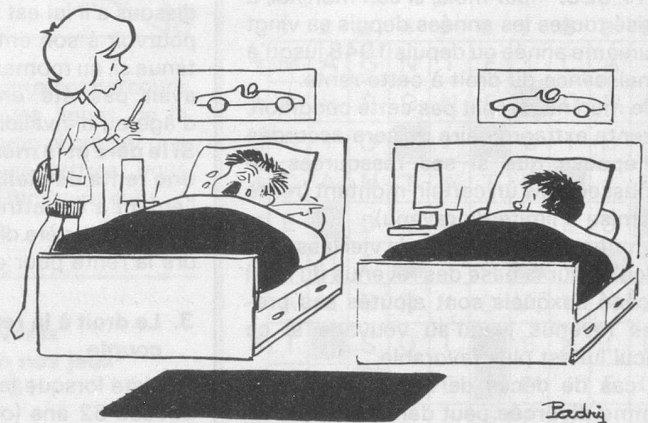
Cadeau de Pâques pour Laurent et ses frères: **Fr. 106.85.**

**Solde: Fr. 3355.60.**

**Les personnes s'intéressant à Laurent, premier filieul de notre journal, peuvent adresser leur don au CCP 17-688, Société de Banque Suisse, Fribourg. Prière d'inscrire au dos du coupon: «Aînés» parrainages, compte 66-851.759.**

Nous remercions chaleureusement les généreux donateurs.

- Eh bien! pourquoi pleures-tu?
  - Houuu!... il a 39 et moi j'ai que 38,5!
- (Dessin de Padry-Cosmopress.)



Padry